

François Boddaert

Notes pour « *Une chambre à moi* »

L'espace d'un soleil trop ardent, sur un toit brûlant à refaire, voilà le sang qui coule abondamment des narines, et ça n'en finit pas... Premier séjour dans l'univers feutré des urgences de nuit. C'est à Noyons, où naquit Calvin, après avoir taché les draps et la descente de lit de Gizancourt-les-Doumet, pas loin de la maison natale de Saint-Just – cet autre homme de sang.

Je n'avais jamais encore, à 63 ans, allongé mon bilan de santé sur un lit d'hôpital.

– Avez-vous de la tension, habituellement ?

La dernière fois que j'avais vu mon médecin (petite femme *traitante* / *référente*, énergique et pleine d'ironie), elle m'avait justement fait remarquer qu'à mon âge il n'était guère normal de n'avoir aucun signe de vieillissement (cholestérol, tension, rythme cardiaque, diabète...).

On met cet acquis sur le dos d'une jeunesse sportive qui aurait permis d'encaisser la longue familiarité avec les vins & spiritueux, les salaisons (*Ars magna charcutaria*), les travaux de force et l'inhalation répétée (sur deux siècles il est vrai) de cigares gros ou minces. Ou sur le compte d'un atavisme matrilinéaire (elles dépassèrent toutes, et parfois nettement, les quatre-vingt dix ans).

– Ah ? Eh bien là vous avez 22 de tension, cher Monsieur, c'est beaucoup trop ! Il faut soigner ça...

On apprend ainsi dans la nuit tiède d'une fin de juillet – les dernières tuiles ajustées et passée la visite des surprenantes églises fortifiées de Thiérache –, qu'on pénètre d'un seul coup sur le chemin du déclin par le truchement du simple dérèglement corporel.



Quatre heures du matin ; le petit hôpital frais repeint est silencieux ; le « personnel » attentif et cordial, un grand calme englué *le patient* allongé sur la table des urgences ; la grosse horloge ronde tictaque doucement, léger bruit métallique cadencé qui endort. Je m'assoupis donc un moment, quittant très à regret le monde des bien-portants...

Au réveil, tarauté par l'idée neuve d'être retenu ici, prisonnier d'une chambre commune – on a visité récemment un proche usé par quelques jours de cohabitation avec un père de famille turc que sa nombreuse et bruyante tribu assaillait plusieurs heures par jour.



Relâché pour cette fois, on entame un périple hospitalier avec le nez qui veut saigner encore et la tension qui monte et descend (Sens, Alès, Service de prévention cardiovasculaire de La Pitié-Salpêtrière. Et chaque fois la petite hantise (heureusement vaine) d'être gardé à vue de chambre commune. La santé publique n'a plus guère les moyens de jouer les logeuses, l'ambulatorio est devenu à la médecine hospitalière ce que la demi-pension est à l'hôtellerie !



Un pan de mur de 250 kg de parpaings, attrapé sur l'épaule gauche au matin du 14 juillet, délivre pourtant l'ordonnance fatale : dislocation de la cage thoracique et pneumothorax traumatique de la 7^e côte droite – direction le service de soins intensifs, hôpital de Sens. La petite urgence du cas enjambe la case « chambre commune » pour l'allongement solitaire dans une salle exposée au soleil ardent et bourrée de technologie...

Chambre (plutôt petite salle d'opération : on vous y a enfoncé un drain dans le thorax) des mille sonneries, alarmes, bip, sifflements des écrans & moniteurs, dont quelques mélodieux cris d'oiseau proches de celui de la linotte (justement dite mélodieuse), sorte de stridulation vocale aigüe. Toutes les nuits (6) entravé dans la résille de cette chambre d'échos, avec le cerveau vaseux qui se met au diapason des ariettes électroniques. Ce qui console de l'état carcéral : pas de compagnon qui râle dans l'obscurité tachée d'écrans, aucun Balzac appelant à son secours le docteur Bianchon, sa créature. Une solitude pour un peu réconfortante dans l'entravement des tuyaux, drains et raccords!



Et le pas rapide, un peu fantomatique de la « nurse » qui accourt à la moindre sonnerie. L'infirmière est à la fois manuelle (précise) et moderne (elle tapote des claviers portables, roulants ou fixes) tout en pinçant des raccords ou arrachant un bout de sparadrap (origine incertaine mais, déjà, dans *Les Misérables...*) qu'elle extirpe en se tortillant (sa main droite tient un dossier, un portable) de sa poche. Quelque chose de féérique, d'autant que je suis dans une brume un peu « potagère » (dirait Petr), peu heureuse, à mi-chemin du rêve pénible – s'il en est ! Mais c'est bien elle, la fée, qui vous donne l'analgésique, le somnifère réparateur, le gant frais sur le corps, fesses comprises, qui rafraîchit si voluptueusement dans la nuit suante de juillet. Elle masse aussi les pieds. Dire ici l'extrême gentillesse du personnel hospitalier, où que j'aie pu le côtoyer.



La nuit hospitalière est aussi le royaume des horloges presque silencieuses mais dont les aiguilles semblent ne plus devoir bouger : ah ! comme le temps sait ne pas passer... On espère, dans la glu du sommeil qui ne vient pas, le port du salut : petit déjeuner – biscottes sans sel, grande rasade de café au lait dans un bol à l'ancienne, faïence verte, orange ou mauve, selon le matin.



Les chambres *intensives* sont placées en étoiles (alcôves comprises) autour d'un plateau central avec meubles bas (design Ikea), fauteuils, bureaux, écrans ; c'est le nœud du service, le point de rencontre du personnel qui discute là, les trois ordres mélangés (médecin, infirmières, aides-soignantes), des malades, des problèmes administratifs,

autant que des vacances en buvant des cafés... On suit les conversations fractionnées par la porte coulissante qui glisse en sifflant un peu, et sans cesse s'ouvre, se ferme, se bloque...



Grande douleur pectorale dans les bois d'un janvier particulièrement rude, promenant les chiens. Je venais de lire qu'*eucaryotement* parlant j'étais cousin du bolet satan, de la clématite et du moustique tigre ! À nouveau, problème de tuyauterie haute (celle du bas, digestive, est suivie régulièrement) ; je fais dans l'aérien, le psychopompe pour ainsi dire. Troisième séquence hospitalière subséquente. Les poumons, les artères, les veines, le cœur – bimbeloterie cardio-vasculaire (on se visualise comme un moteur, capot ouvert). Voici ce qui s'appelle vieillir – devenir familier des couloirs, tables d'examen, lits roulants, perfusions et plateaux repas. Des horaires stricts : prises de sang, de pouls, de température, électrocardiogrammes, et les médicaments pile à l'heure des plateaux repas. Une certaine exactitude est donc la marque de l'entrée en vieillesse valétudinaire, prélude à la ponctualité terminale !

Pièce très fraîche où (hôpital Jacques Cartier de Massy) l'on me pose un stent, et l'étrange apparence d'un garage en sous-sol : plafond bas, lumière blafarde, fouillis inextricable de matériel sous blister empilé dans des casiers, tubes souples, tubulures, cathéters... Très longue table d'opération surmontée d'un gigantesque écran, et horloge électronique dont l'heure s'affiche dans un rouge très lumineux. Je suis alternativement l'écoulement du temps (75 minutes) et l'avancée, sur l'écran, du stent salvateur vers la bifurcation coronarienne – il chemine dans la masse grisâtre et remuante de mon corps en *prime time* !

Dans la salle d'attente, sept autres patients patientent. On me confie une liseuse qui programme un petit film pédagogique sur ce qui m'attend...

Avant la coronarographie, on m'aura rasé au poignet et à l'aîne mais je suis plutôt glabre comme l'œuf cosmique toujours à naître...

Et Jacques Cartier faisant bien les choses (modernité), on me prête une BD policière sur les problèmes cardio-vasculaires ; la jeune inspectrice cesse de fumer après une crise grave d'hypertension – ah mais !



Jusque-là, avant que d'être à notre tour « en première ligne » (Patrick), j'ai vu le couloir long et clair (toujours clair) où mon père, ma grand-mère, ma mère (qui piqua longtemps dans le centre de transfusion du rez-de-chaussée) sont partis. Où est venu gésir un temps mon jeune frère, éclaté de nuit dans sa chambre constellée de sang. Où l'ami Pierre C., visité devant un café dans le hall de ce même « modèle Duquesne », disait : « *Je suis bien, les gens sont sympas et la nourriture est très honnête : je mange de bon appétit* ». Et la bête manducatrice lui a lentement dévoré le cerveau, côté gauche (on le réveillait pendant les longues opérations pour vérifier que les centres du langage et de la cognition n'étaient ni lésés ni touchés. Étrangement (pour moi), le partage d'une chambre ne lui pesait pas. C'est ici aussi qu'est né mon fils.



Ce qu'il faut dire de la qualité humaine, la gentillesse du personnel, la compassion (devenue à force ?) naturelle, sans jamais tomber dans l'engluante dérégulation. Toujours toniques les « *Bonjour ! on a bien dormi, on a bien mangé, on s'est bien reposé, on s'est bien lavé...* »



Les 4 états du « soigné » :

1/ ausculté, estimé, branché ;

2/ nourri, abreuvé, médicamenté ;

3/ lavé, soulagé – la grande affaire, qui n'est pas pour rien dans l'obsession de « la chambre à soi » !

4/ somnolent, ensommeillé (haché, tronçonné, fragmenté).



Reprendre ici le célèbre titre du non moins célèbre essai mordant de Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, c'est absolument s'inscrire dans le cœur de ce pamphlet militant, pour ce qu'il s'attaque à une obsédante question : être *retiré* du monde l'instant d'une fragilité essentielle, pour s'y reclure, certes, mais surtout pour s'y refaire – que l'on soit là créateur ou malade, les deux statuts dénotant une fragilité momentanée essentielle – un état de grande vulnérabilité, d'épuisement physique et/ou mental. Proust, par exemple (mais Virginia W., Artaud, Armen Lubin...), a montré qu'on pouvait être les deux concomitamment, quand bien même s'hospitalisa-t-il à domicile !



Fritz Zorn, de son vrai nom Fritz Angst, choisit donc de passer patronymiquement de l'angoisse à la colère.

Son terrible *Mars* commence ainsi : « *La chose la plus intelligente que j'aie jamais faite, c'est d'attraper le cancer* » (qui le tue à 32 ans). Ses dernières lignes : « *Je n'ai pas encore vaincu ce que je combats ; mais je ne suis pas encore vaincu non plus et, ce qui est le plus important, je n'ai pas encore capitulé. Je me déclare en état de guerre totale* ».

François Boddaert est né en 1951. Fondateur et responsable des éditions *Obsidiane*. Il a publié des poèmes – entre autres : *Consolation, délire d'Europe* (La Dragonne, 2004) et *Bataille* (Tarabuste, 2015) ; des romans : *Dans la Ville ceinte* (Le Temps qu'il Fait, 2012) ; des pamphlets – récemment : *Éloge de la provocation dans les lettres*, avec Olivier Apert, (Obsidiane, 2013) ; et des essais – récemment : *De la Vertu, disparue des tribunes* (Obsidiane 2017).